

PRIX DE L'ABONNEMENT.  
Edition Quotidienne.

Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois.  
POUR LES ETATS-UNIS.....\$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER.....\$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
Les abonnements se paient d'avance.

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.  
Edition Hebdomadaire.

Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois.  
POUR LES ETATS-UNIS.....\$2.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75  
POUR L'ETRANGER.....\$4.00 \$3.00 \$2.00 \$1.50  
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 3 FEVRIER 1906

Fondé le 1er Septembre 1827

## Conversation avec M. Fallières.

Nous croyons intéressant de reproduire une conversation qu'a eue M. Fallières avec M. Jules Huret au lendemain de son élection à la présidence de la République Française, intéressant, disons-nous, parce que M. Fallières est à l'heure présente la figure la plus en lumière en France, et qu'il appartient à la Presse de bien faire connaître l'homme qui, pendant sept années, va être appelé à diriger les destinées de cette nation dont la grandeur s'impose à l'admiration du monde entier.

Au Pent Luxembourg. Les antichambres sont remplies d'une foule venue pour s'inscrire sur les deux registres ouverts où on lit : "M. Fallières." — "Mme Fallières." Des corbeilles d'ovier débordent de cartes de visite cornées.

On me fait entrer, après avoir traversé deux ou trois petits bureaux, dans celui de M. Fallières. Il est venu au-devant de moi d'un air aimable et digne, m'a invité à m'asseoir et, bien calé dans son fauteuil, une main allongée sur son buvard, l'autre jouant avec un binocle d'acier, s'est mis à parler avec une grande simplicité.

— J'ai lu, me dit-il, dans le "Figaro," votre article documenté sur Loupillon et sur moi. Je regrette de ne pas avoir été là quand vous êtes allé chez moi. Je vous aurais fait avec plaisir les honneurs de Loupillon. Vous avez eu raison de le dire, je suis un "terrien." C'est vrai, j'aime la terre. J'ai beau réfléchir, j'ai beau me retourner dans tous les sens, il n'y a pas à dire, je suis bien un paysan de mon pays. J'aime sa nature et son climat, son ciel et ses habitants ; j'aime tout de ce charmant coin de la Gascogne où tous mes ancêtres ont vécu et sont morts. J'ai la sensation d'être un fragment ambulatoire détaché de mon sol natal.

Sa voix, un peu chantante et voilée, a l'air de caresser les mots et les idées qui sortent de sa bouche. Une idée gaie paraît avoir traversé sa cervelle, car il sourit et dit :

— A propos, on vous a raconté une plaisanterie, à Mézin ? Vous savez, cette histoire de fuite par la fenêtre, la nuit... Eh bien, ça n'est pas vrai !

— Je vous assure, monsieur le Président, qu'on m'a conduit devant la façade en question...

— Oui, oui, je sais, j'ai fait en riant, votre bonne foi n'est pas en cause. J'ai là-bas des amis qui aiment à rire et à plaisanter ; je les connais bien ! Je n'ai pas voulu rectifier, parce que je ne rectifie jamais, et qu'en somme ce qu'on a pu faire à dix-huit ans n'a plus guère d'importance quand on est à son sixième ou septième. Mais l'histoire est fautive...

— En revanche, ce que vous avez dit de mon ambition est vrai : je n'ai jamais rien demandé, même à mes électeurs. Quand je me présentais devant eux à chaque fin de législature, je ne leur disais pas : "Je suis votre ancien député, j'ai fait ceci et cela pour vous." Non, je leur renouvelais mon programme avec les changements que je pensais utile d'y apporter, et je leur disais : "Si vous m'envoyez au Parlement, voilà ce que je ferai." Si je vous avais vu, j'aurais pu vous dire aussi que j'ai refusé deux fois d'être ministre. Et par les temps qui courent, je crois que les gens à qui cela est arrivé sont assez rares. Généralement, n'est-ce pas, nous assistons à un spectacle contraire. Je ne dis pas cela par vanité, je le dis pour répondre aux mauvais et injustes propos que l'on propage. Or—et ceci est encore de la plus stricte vérité—je défie un sénateur ou un député quel qu'il soit, vous m'entendez bien, de pouvoir dire que, depuis qu'il fut question du choix du nouveau président de la République, je lui aie non seulement demandé son suffrage, mais même parlé de l'élection ! Et il est naturel qu'il en soit ainsi, c'est une simple question de dignité et de respect envers soi-même et envers son parti. Dès qu'on a cru que mon nom pouvait servir à rallier les suffrages républicains, j'ai attendu dans le silence—et je pourrais même dire dans l'abstention la plus soignée—il n'y avait pas à lui pour moi une question de conscience et de de-

plus, ou se contente de ce qu'on a. Dans le Nord, vous voyez des industriels millionnaires travailler en blouse dans leurs ateliers avec leurs fils ; chez nous, avec 900 francs de rente, on s'arrête.

— Et à quoi attribuez-vous cet amour de la médiocrité ?

— A la frugalité des gens, d'abord, à la douceur du climat ; d'une façon générale, à la facilité de la vie. Il en est de même, d'ailleurs, dans toutes les contrées où l'existence est facile...

M. Fallières s'interrompt :

— Je me souviens, puisque nous parlons de la modestie des goûts méridionaux, que vous m'avez représenté comme un vigneron fortuné ! On m'a fait à vos yeux plus riche que je ne suis. On vous a parlé de 1,000 barriques de vin ; c'est exagéré, j'en fais à peu près la moitié ; l'imagination de mes concitoyens a fait le reste. Et puis, on oublie de vous dire ce que le vin coûte à produire : pour 100 fr. de vin, on dépense 50 francs. Car vous avez entendu parler de la crise qui sévit sur les vins depuis plusieurs années : il se vend difficilement ; j'en ai pour ma part trois années d'inventaire dans mes chais. Je suis comme les camarades, pas plus exigeant qu'eux pourtant. C'est ainsi.

— Mais, dites-moi, reprend M. Fallières, vous avez visité l'intérieur de Loupillon ; comment avez-vous fait ? Je le leur ai demandé là-bas, quand j'y suis retourné à la fin de l'année, sans leur en faire reproche d'ailleurs, puisque, comme vous le dites, on entre chez moi comme au moulin. Mais je sais que, depuis, ils sont devenus comme des cerbères, ajoutent-ils en riant. Vous avez constaté la simplicité de l'habitation et vous avez deviné pourquoi—goûts à part—pourquoi, en effet, nos intérieurs, sont si modestes.

— C'est que la vie se passe dehors, dans les champs ; la maison n'est en somme qu'un lieu de rendez-vous et un abri pour la nuit. Ainsi moi, à Loupillon, par tous les temps, qu'il vente, qu'il grêle, je sors en veston, même au mois de décembre. A Paris, dès qu'il pleut, il faut endosser le pardessus. Au printemps, l'été, si vous voyiez le pays ! Impossible de rester enfermé... Et alors le pays vous a plu ?

— Je sens l'amour passionné, et pour ainsi dire organique, de mon interlocuteur pour son pays. Et sous l'insistance des retours de conversation vers ce coin de sa terre natale, je perçois une sorte de tendresse nostalgique dont l'émotion se cache déceintement sous le sourire.

Et je lui dis mon impression sincère devant le calme et l'intimité du paysage, le charme de cette solitude baignée de rivières claires coulant au bas des combes, et du silence.

— Oui, me dit-il, c'est cela, le repos, la sensation de repos et de paix qui m'attire toujours. Et aussi ces arbres, mes beaux arbres qui me rappellent toute ma jeunesse... Je me souviens, tenez, d'une trombe effroyable qui s'abattit un jour d'orage sur Loupillon. Il y avait là, près du bassin que vous avez vu, un grand chêne, sans doute centenaire. La trombe d'eau arracha l'arbre littéralement de terre, le "souleva"—c'est inimaginable—d'un moins deux mètres en l'air, avec ses racines qui craquèrent avec un bruit épouvantable, et le chêne retomba, brisé. Je vis de ma fenêtre. Eh oui ! cela m'a fait de la peine, car on s'attache aux arbres comme aux bêtes, vous savez, plus peut-être.

Une demi-heure s'était écoulée depuis mon entrée dans le bureau présidentiel. Nul n'était venu nous interrompre, mais je devins, dehors, la foule des visiteurs qui attendaient leur tour. Et j'eus un peu honte de mon inconstance. Mais je demandai pourtant à M. Fallières :

— Je voudrais, monsieur le Président, connaître le genre d'émotion qu'on éprouve lorsqu'on devient Président de la République et qu'on a passé par toutes les étapes de la représentation politique. Entre le fait de devenir conseiller municipal et celui de représenter 40 millions d'hommes, il doit y avoir une différence d'émotion ?

— Je ne sais pas, me répondit-il simplement, je n'ai pas eu d'émotion... J'étais très fatigué... C'est peut-être cela qui a supprimé en moi toute autre sensation, conclut-il en souriant.

— Encore un mot, monsieur le Président, si-je en me levant. Tous ce que j'ai vu à Mézin sont bien sûrs que vous resterez toujours pour eux le même homme...

— Ah ! ils peuvent en être sûrs, en effet. Pourquoi changerais-je ? Je suis un fils de la terre, comme eux ; mon père était greffier et arpentier, mon grand père était forgeron, et c'est ma gloire, et c'est ma fierté. Eux pourront changer, moi je ne changerai pas...

Et, en me reconduisant jusqu'à la porte, il ajouta avec courtoisie :

— Quand vous reviendrez à Loupillon, monsieur, je serai charmé de vous y recevoir.

## BON MEDICAMENT

Quand vous êtes malade, ayez soin de choisir un BON médicament—un qui, d'après l'expérience des autres vous FERA DU BIEN. Vous trouverez un médicament semblable dans le

### Soulage les Douleurs des Femmes.

# VIN de CARDUI

### Guérit la Débilité des Femmes.

## Un Bon Médicament pour les Femmes.

Si vous souffrez de maux de tête, douleurs au dos, vertiges, douleurs aux côtés, aux entrailles, aux hanches ou aux jambes, de lassitudes, d'irrégularités, d'écoulements affaiblissants, etc., vous découvrirez que ce merveilleux médicament soulagera vos douleurs et vos souffrances, fortifiera votre système, et fera disparaître tous ces maux propres aux femmes. Il est agréable, inoffensif et digne de confiance. Il vous donnera la santé. En vente à toutes les pharmacies en bouteilles de \$1.00.

**LE MEILLEUR AMI DE LA FEMME.** Geo. B. Hill, de Coeys, Ill. écrit : "Il y a un an de cela ma femme était dans un état déplorable, elle avait des maux de tête, des douleurs au dos et un écoulement menstruel irrégulier. Depuis qu'elle prend le Cardui, elle est en meilleur santé qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. C'est le meilleur ami de la femme."

**ECRIEZ-NOUS UNE LETTRE.** Mettez de côté toute timidité et écrivez-nous librement et franchement, dans la plus grande discrétion, tous vos symptômes et vos maux. Nous vous enverrons au Vin Cardui (dans une enveloppe ordinaire cachetée), pour leur guérison. Adresse: Ladies' Advisory Dept., The Chattanooga Med. Co., Chattanooga, Tenn.

## EN RUSSIE.

St Pétersbourg, 2 février — La noblesse campagnarde, les membres des Zemstvos et des autres classes qui sont en contact direct avec les paysans sont convaincus que de nouveaux désordres agraires, beaucoup plus violents que les précédents, éclateront au printemps sur toute l'étendue du territoire de l'empire.

L'empereur ayant été informé de ces opinions a adressé une proclamation aux habitants des campagnes, déclarant que les droits de propriété sont sacrés et que les paysans qui chercheront à entrer en possession de terres privées violeront sa volonté.

En même temps Sa Majesté assure aux paysans qu'avec la coopération de l'Assemblée Nationale il s'occupera de prendre les mesures les plus pratiques pour leur porter secours.

L'empereur a fait les mêmes déclarations à une députation agraire du gouvernement de Kursk et sa proclamation sera répandue dans tout l'empire.

On espère dans les milieux gouvernementaux que les paroles de l'empereur auront pour effet de calmer les populations des campagnes et de mettre fin au pillage qui depuis quelques mois est pratiqué sur une grande échelle dans certaines provinces du centre de l'empire.

L'empereur, en s'adressant aux députés de Kursk, leur a parlé dans un langage très simple, capable d'être compris par les paysans les plus ignorants.

Il leur a dit entre autres choses : "Mes frères, je suis très heureux de vous voir. Vous devez

## DEPECHE

### Télégraphiques

**Lettres menaçantes.**  
Berlin, 2 février.—Herr Mendelssohn, chef de la maison de banque Mendelssohn et Cie, que l'on interrogeait aujourd'hui au sujet du rapport annonçant qu'il avait été condamné à mort par les révolutionnaires russes, parce qu'il avait aidé financièrement le gouvernement Russe, a dit qu'il avait en effet reçu de nombreuses lettres menaçantes des révolutionnaires Russes depuis que le mouvement avait éclaté.

La dernière lui est arrivée il y a six semaines. Elle contenait une sentence de mort.

M. Mendelssohn n'ayant jamais été molesté à Berlin où il y a de nombreux Russes, n'attache aucune importance à ces menaces.

## Conférence de mineurs.

Indianapolis, Indiana, 2 février — Les propriétaires de mines de charbon et les mineurs des districts du centre et du sud-ouest ont eu une conférence aujourd'hui pour voir s'il était possible d'arriver à une entente.

Le président Mitchell des mineurs a annoncé que ces derniers avaient refusé de continuer à travailler aux conditions actuelles.

## Odeau décliné par le Président Roosevelt.

New York, 2 février.—D'après une dépêche de Washington au "Herald", il a été dit à la Maison Blanche cet après-midi, que le Président n'approuvait pas l'intention bienveillante du gouvernement cubain d'allouer \$25,000 pour l'achat d'un cadeau de noces pour Mlle Alice Roosevelt.

Tout en appréciant les motifs généreux qui ont inspiré le gouvernement cubain, le président Roosevelt considère le cadeau en question trop beau pour la circonstance.

Les vues du président à ce sujet seront très amicalement transmises au gouvernement cubain par le ministre Quesada, à qui la position a été bien expliquée.

Le président désire que son refus d'accepter un présent aussi coûteux soit exprimé dans les termes les plus délicats de manière à ce que les généreux Cubains, dont il apprécie la gracieuse attention, n'en soient pas offensés.

## Orime expié sur l'échafaud.

Donaldsonville, Lne., 2 février — Ed Williams, un noir qui avait criminellement attaqué sa propre fille, âgée de treize ans, a été pendu, à midi aujourd'hui par le shérif S. H. St Martin.

Williams a fait l'aveu de son crime peu de temps avant l'exécution, sans paraître en éprouver le moindre remords.

## La température.

New York, 2 février.—La température clémente de ces jours derniers a fait la place à une vague froide qui s'est répandue sur tous les Etats du nord est.

A partir de minuit le thermomètre n'a cessé de tomber et ce matin à 10 heures on enregistrait à New York une température de 15° au dessus de zéro.

—Pittsfield, Mass., 2 février — Une forte baisse de température est survenue aujourd'hui. Le mercure est tombé de 40 degrés. Il marquait le matin deux degrés au-dessus de zéro à Pittsfield.

—Plattsburg, N. Y., 2 février.—Des rapports télégraphiques parvenus ce matin de la région des Adirondacks, annoncent que la température a baissé de 40 degrés dans le courant de la nuit dernière.

On a enregistré ce matin de 12 à 20 degrés au-dessous de zéro.

—Buffalo, N. Y., 2 février.—La journée la plus froide de l'hiver a été enregistrée aujourd'hui.

A 8 heures ce matin le mercure était à 1 degré au-dessous de zéro.

## L'incident franco-vénézuélien.

Washington, 2 février.—Le secrétaire Root a publié aujourd'hui la correspondance échangée entre le doyen du corps diplomatique à Caracas, protestant au nom du corps contre le traitement infligé à M. Taigny, le chargé d'affaires français, et la réponse faite au doyen par le ministre des affaires étrangères ainsi qu'une note écrite par M. Taigny à bord du vapeur "Martinique", par laquelle l'attaché français proteste contre les procédures dont il a été la victime.

Le ministre du Brésil, qui est le doyen du corps diplomatique à Caracas a adressé une note à M. Ybarra, le ministre des affaires étrangères, par laquelle il déclare que les ministres étrangers accrédités à Caracas, se réservent de référer la question à leur gouvernement et que l'action du gouvernement vénézuélien leur "paraît étrange."

Le ministre Ybarra dans sa réponse déclare que "l'incident n'était tout au plus qu'une simple affaire de police intérieure."

A cela le Doyen a répondu que le corps diplomatique ne pouvait admettre "qu'un agent perdit son caractère diplomatique du fait d'une rupture de relations, sans que les formalités usuelles eussent été remplies", et que dans le cas particulier M. Taigny n'avait nullement perdu son caractère diplomatique.

## EXECUTION.

Washington, D. C. 2 février.—William Walter Hamilton, un nègre a été pendu aujourd'hui dans la prison de Washington. Hamilton avait il y a quelques mois sa cour d'une querelle passionnée sa maîtresse Lizzie Lyman.

## \$259 Achèteront un BON PIANO NEUF PIANOS

AU MAGASIN DE MUSIQUE DE

# GRUNDY'S

LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS Mensuels

Emplacements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt ; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.